

Le pouvoir soviétique livre, pendant quelques années, une lutte gigantesque contre les ennemis du dedans et contre ceux du dehors.

Puis, c'est la mort de Lénine. La lutte commence immédiatement contre Trotsky. Elle est déclenchée par la trop fameuse Troïka : Staline-Zinoviev-Kamenev. Hélas, quelques années plus tard, ces deux derniers devaient payer cher le fait d'avoir servi les sombres et criminels desseins de Staline !

Sous la direction de Staline, l'Internationale Communiste se bureaucratise et dégénère complètement.

Trotsky est à la tête de l'Opposition de gauche.

Il est de plus en plus féroce ment attaqué parce qu'il voit trop clair, parce qu'il dénonce avec trop de vigueur les tares des bureaucrates arrivistes qui n'ont joué qu'un rôle obscur dans la révolution mais qui, maintenant, sont placés aux leviers de commande tout simplement parce qu'ils se mettent à plat ventre devant le chef génial, le chef d'acier, le conducteur des peuples, etc., etc.

Une lutte terrible se déroule à l'intérieur de ce qui fut le grand parti de Lénine entre ceux qui veulent mettre toutes les forces soviétiques au service de la révolution mondiale et ceux qui, en prêchant la théorie de la construction du socialisme dans un seul pays, dissimulent mal leur désir petit-bourgeois de profiter largement des conquêtes de la révolution.

Sur le sens de cette lutte, Trotsky a prononcé des phrases magistrales au cours de la séance de la Commission Centrale de Contrôle, en Juin 27, phrases qui sont reproduites dans son livre intitulé : «La Révolution Défigurée».

«On m'a répété récemment que le camarade Soltz, au cours d'une conversation avec l'un des camarades qui ont signé la déclaration de l'Opposition, a établi une analogie avec la Révolution française. Au fait, je pense que c'est la bonne méthode. Je crois qu'il serait bon aujourd'hui de rééditer à l'intention du Parti l'histoire réelle et l'interprétation marxiste de la Révolution française, de sa dernière période notamment. Le camarade Soltz est ici présent, il sait mieux que quiconque ce qu'il a dit, et si je le rapporte inexactement, il voudra bien me rectifier. « Que signifie la déclaration des 83 ? disait Soltz. Où mène-t-elle ? Vous connaissez l'histoire de la Révolution

française et à quoi cela a abouti. Aux arrestations et à la guillotine. «Le camarade Vorobiev, avec qui le camarade Soltz s'entretenait, lui demanda : «Quoi donc, vous vous disposez à nous guillotiner ? » S'étendant sur le sujet, Soltz lui expliqua : «Pensez-vous donc que Robespierre ne plaignait pas Danton quand il l'envoyait à la guillotine ? Robespierre dut ensuite y passer lui-même... Pensez-vous donc que ce ne fut pas pénible ? il le fallut pourtant...

— Telle fut la substance de cette conversation. Je dis moi aussi qu'il faut rafraîchir à tout prix nos connaissances sur la Révolution française, cela est indispensable. On peut commencer, ne fut-ce que par Kropotkine qui ne fut pas un marxiste, mais qui comprit mieux que Jaurès les sentiments du peuple et les soubassements de classe de la Révolution. Pendant la Révolution française, on a guillotiné bien des gens. Nous aussi nous en avons fusillé beaucoup. Mais la Révolution française renferma deux grands chapitres, un qui se déroula ainsi (l'orateur esquisse une courbe montante), l'autre qui s'en alla ainsi (en bas).Voilà ce qu'il faut comprendre. Lorsque le chapitre se déroulait dans une courbe montante, les jacobins français, les bolchéviks d'alors, guillotinaient les royalistes et les girondins. Nous avons connu ce grand chapitre lorsque nous, oppositionnels, nous avons fusillé avec vous les gardes-blancs et les girondins. Puis un nouveau chapitre s'ouvrit en France quand les oustrialovistes et semi-oustrialovistes français, les thermidoriens et les bonapartistes, les jacobins de droite, se mirent à fusiller et à bannir les jacobins de gauche, les bolchéviks d'alors. Je voudrait bien que le camarade Soltz réfléchisse jusqu'au bout à son analogie et qu'il se demande tout d'abord à lui-même : selon quel chapitre se dispose-t-il à nous fusiller ? (Bruit dans la salle). Il ne s'agit pas de plaisanter, la Révolution est une chose sérieuse. Il n'en est pas un seul parmi nous auquel les fusillades fassent peur. Nous sommes tous de vieux révolutionnaires. Mais il faut savoir qui fusiller et selon quel « chapitre ». Lorsque nous le faisons. Mais aujourd'hui comprenez-vous clairement selon quel chapitre vous vous disposez à nous fusiller ? Je crains, camarade Soltz, que vous ne vous disposiez à nous fusiller selon le chapitre oustrialoviste : le chapitre de Thermidor.»

Enfin, c'est l'exil : à Alma-Ata, à

## Notre Guide : Léon TROTSKY

Prinkipo, etc. Le grand révolutionnaire est pourchassé partout. Pour lui, la planète est devenue sans visa. Si un gouvernement bourgeois lui accorde le droit d'asile c'est sous la pression de l'avant-garde révolutionnaire du monde entier, de ces admirables ouvriers qui n'ont pas oublié les services immenses rendus par Trotsky à la cause de la révolution prolétarienne et qui se rendent compte de qualités remarquables de l'ex-commissaire du peuple à l'Armée Rouge.

Trotsky n'a pas une âme de capitulaire. Au milieu des pires difficultés, il continue à mener une lutte implacable contre la bureaucratie stalinienne qui galvaude le splendide héritage de la Révolution d'Octobre. Sur le terrain des idées, impossible de l'attaquer. Alors, dans sa rage impuissante, la bureaucratie stalinienne dégénérée recourt à l'arme de la calomnie dont se servit autrefois la bourgeoisie impérialiste mondiale contre les bolchéviks. Elle accuse Trotsky d'être un espion de l'Allemagne, un agent de la Gestapo. Elle monte des procès à grand spectacle qui ne sont que d'infâmes parodies judiciaires. Mais Trotsky ne se laisse pas démonter. A toutes les accusations fausses ou imprécises, il répond par des arguments massues, par des preuves accablantes pour la bureaucratie stalinienne dégénérée. Il a pu échapper aux griffes du gouvernement soi-disant socialiste de Norvège. Le voici à Mexico où il jouit d'une liberté relative. Enfin, il peut parler. Il prononce un discours qui est un formidable réquisitoire contre les thermidoriens qui, à Moscou, fusillent l'un après l'autre, d'une balle dans la nuque, les combattants bolchéviks de la première heure que reptations devant l'appareil bureaucratique ne sauvent pas de la mort. Et tout à coup tombent des lèvres du vieux proscrit ces mots redoutables, ces leurs capitulations successives, leurs mots qui font trembler Staline dans son repaire du Kremlin :

Moscou a recours à toutes sortes de moyens pour m'obliger, moi, le principal accusé, à garder le silence. Sous la terrible pression économique de Moscou, le gouvernement norvégien m'a séquestré. Quelle heureuse fortune que l'hospitalité magnanime de Mexico m'ait permis à moi-même et à ma femme d'atteindre le nouveau procès, non en prison, mais libre ! Mais tous les rouages pour me forcer de nouveau au silence ont été remis en mouvement. Pourquoi Moscou craint-il tellement la voix d'un homme seul ? Seulement parce que je connais la vérité, la vérité entière. Seulement parce que je n'ai rien à cacher. Seulement parce que je suis prêt à me présenter devant une commission publique et impartiale d'enquête avec des documents, des faits et des témoignages en mains, et à révéler la vérité jusqu'au bout. Je déclare : si cette commission décide que je suis coupable au moindre degré des crimes que Staline m'impute, je m'engage d'avance à me remettre volontairement moi-même entre les mains des exécuteurs de la Guépéou. Cela, je pense est clair. Avez-vous tous entendu ? Je fais cette déclaration devant le monde entier. Je demande à la presse de publier mes paroles dans les coins les plus reculés de notre planète. Mais si la Commission établit — m'entendez-vous ? — que les procès de Moscou sont une provocation consciente et préméditée, construite avec les nerfs et les os d'êtres humains, je ne demanderai pas à mes accusateurs de se placer eux-mêmes devant le peloton d'exécution. Non, l'éternel déshonneur dans la mémoire des générations humaines suffira pour eux ! Les accusateurs du Kremlin m'entendent-ils ? Je leur jette un défi à la face. Et j'attends leur réponse ! »

Cette fière déclaration n'a pas été relevée. Une commission d'enquête a travaillé à Mexico et à New-York. Une autre a travaillé à Paris. De leurs travaux, ressort qu'aucune preuve n'a

été apportée contre Trotsky, que les procès ne sont que d'infâmes machinations policières montées par le Guépéou, cette puissante police politique qui défend, contre le peuple russe, les privilèges de la nouvelle aristocratie soviétique.

Et voici la conclusion de ce magistral discours :

«La question est la suivante: aider la bureaucratie démoralisée contre le peuple, ou les forces progressives du peuple contre la bureaucratie. Les procès de Moscou sont un signal. Malheur à celui qui ne l'entend pas ! Le procès du Reichstag eut sûrement une grande importance. Mais il ne concernait que le vil fascisme, cette incarnation de tous les vices de l'ombre et de la barbarie. Les procès de Moscou se déroulent sous le drapeau du socialisme. Nous refusons d'abandonner ce drapeau aux maîtres du mensonge ! Si notre génération se révèle trop faible pour établir le socialisme sur la terre, nous voulons transmettre ce drapeau sans tâche à nos enfants. La lutte qui se déroule dépasse de bien loin l'importance des individus, des fractions ou des partis. C'est une lutte pour tout l'avenir de la race humaine. Elle sera sévère. Elle sera longue. Ecarterez celui qui recherche le confort physique et le calme spirituel. En période de réaction il est plus facile de s'appuyer sur la bureaucratie que sur la vérité. Mais tous ceux pour qui le mot socialisme n'est pas seulement un son creux, mais le but de leur vie morale — en avant ! Ni les menaces, ni les persécutions, ni les violations ne peuvent nous arrêter ! Même sur nos os blanchis, s'il le faut, la vérité triomphera ! Nous tracerons la voie nécessaire. Elle vaincra ! Sous les rudes coups du destin je serai heureux, comme aux meilleurs jours de ma jeunesse, si, ensemble avec vous, je peux contribuer à sa victoire ! Car, mes amis, le bonheur humain le plus élevé n'est pas l'exploitation du présent, mais la préparation de l'avenir ! »

Le «vieux» ne désarme pas !

Malgré les souffrances morales qu'il endure, il tient haut et ferme le drapeau du vrai bolchévisme, du socialisme révolutionnaire de Marx-Engels-Lénine-Liebkecht-Luxembourg, il montre la voie à la génération montante.

Nous ne poussons pas le respect du chef jusqu'à l'idolâtrie. En cela, nous ne ressemblons pas aux fascistes, aux réformistes ou aux staliniens. Mais

nous avons le droit d'être fiers de posséder un chef semblable. Sans vouloir exagérer l'importance des individus dans l'histoire, nous pensons avec Marx et Engels que «pour réaliser des idées, il faut des hommes qui mettent en jeu une force pratique».

Trotsky est de ces hommes. Aucun mouvement, aucun parti ne pourraient montrer un chef pareil, une conscience aussi droite, une volonté aussi puissante, une énergie aussi indomptable.

Amis, soyons fiers de notre chef, Léon Trotsky. Aimons-le et souhaitons que, pendant de longues années encore sa pensée, riche et féconde, nous guide dans la voie de la révolution prolétarienne, de la victoire sur les forces d'obscurantisme et d'esclavage qui se nomment : Capitalisme, Fascisme, Guerre.

W. DAUGE

### CAMARADES !

Lisez et diffusez

## REVOLUTION

votre arme  
de combat.

Aujourd'hui,  
seule notre  
organisation  
défend le drapeau  
du socialisme

Adhérez-y  
Renforcez-la